

Hélène J. MOREAU

Fichier de sang

Meurtres aux Cinq-Avenues



I

Obsolète ! C'est le mot qui lui vint à l'esprit en sortant de son immeuble qualifié de « bourgeois » par les professionnels de la transaction.

La chaleur frappe son beau visage ouvert et malicieux qu'une ride de contrariété venait d'assombrir.

Oui ! Obsolète ; quelle idée de l'avoir affublée de ce prénom : Jeannette. Mais pour tout le monde, bien sûr, elle était Anne.

D'un pas allègre, elle traverse le majestueux boulevard Longchamp habillé de platanes aux branches touffues... tout au moins ceux qui avaient résisté à la pollution. Certes, peu à peu les micocouliers remplaçaient les arbres morts, mais ce n'était pas la même chose.

Le bureau d'Anne-Jeannette était à 300 mètres de son domicile, et chaque jour, elle choisissait le même parcours, accordant cinq secondes de son regard vers le Palais Longchamp, une des merveilles de Marseille et la fierté de la ville, qui accueillit les eaux de la

Durance en novembre 1849, mettant ainsi définitivement fin au problème de sécheresse qui menaçait la commune.

Les eaux sont toujours là, et l'entrée du palais, entourée de cascades et de jardins, est jalousement gardée par deux fauves monumentaux, un tigre et un lion. Peut-être est-ce pour cela que ce lieu abrita pendant de nombreuses années un des plus grands zoos d'Europe, non par la dimension, mais par la variété de sa faune exotique et tropicale.

Son bureau, une agence immobilière, donnait de plain-pied sur une rue du quartier des Cinq-Avenues, 4^{ème} arrondissement, que les anciens appellent toujours curieusement : les Quatre-Chemins.

La vitrine, comme il se doit, affiche régulièrement les appartements, les villas à la vente ou à la location, faisant momentanément rêver les passants, célibataires endurcis ou amoureux enfiévrés, à la recherche du « palais » qui abriterait leur vie intime.

Anne, qui se passionne littéralement pour son travail, se disait avoir beaucoup de chance, mais son visage rieur s'attriste tout-à-coup : elle vient de penser à la déception qui va frapper son mari Régis. Impossible de l'accompagner aujourd'hui à cette nouvelle conférence sur Alexandre le Grand (... une de plus !). Que cela ne tienne ! Elle fera appel à sa meilleure amie, Julie, pour la remplacer, avec cette arrière-pensée de surveiller toutes ces femmes en mal d'amour, de les empêcher de frétiller autour de lui.

Car Régis est charmant, racé et cultivé, à la fois réservé et chaleureux, peut-être un peu faible avec la nature humaine. Anne l'aimait ainsi : calme, rassurant quand, elle, toujours agitée, se précipitait et s'engageait trop rapidement dans des situations complexes.

Ayant réglé mentalement le problème de Régis, son esprit revient aussitôt sur l'ultime visite d'un appartement situé au 1 bis de la rue Pythéas, qu'elle doit effectuer le soir même, à quelques pas du Vieux-Port.

Puis, la journée défile comme à l'accoutumée : agenda rempli de rendez-vous, réponses à une multitude d'appels téléphoniques émanant des clients, des notaires, des sociétés de crédit... en bref, la routine.

A 19heures 15, ce premier septembre, Madame CHABERT accueille avec un grand sourire Anne AUBRAN devant l'immeuble.

Elles prennent ensemble l'ascenseur jusqu'au 4^{ème} étage où se situe l'appartement à vendre, équipé à l'entrée d'une porte blindée.

Nul besoin de faire l'éloge de cette affaire : le luxueux décor parle de lui-même. Madame CHABERT, très intéressée par l'acquisition de ce bien, avait été déjà éblouie lors d'une première visite. Mais elle en avait négligé quelques détails, tels que l'emplacement des placards ou penderies, et c'est

pourquoi elle avait tenu à revoir une nouvelle fois les lieux, avant de s'engager par un compromis de vente.

– Madame CHABERT, voyez la conception rationnelle de cette magnifique penderie !

Et, de la parole au geste, toute fière, elle saisit les deux poignées de la porte à accordéon qui s'ouvre avec un bruit sec et, se répercute dans tout l'appartement avec une forte résonance due au double vitrage. Un second bruit, plus bizarre, accompagne l'ouverture des portes, et elle eut juste le temps d'empêcher sa cliente de s'écrouler, inanimée.

Furtivement, en un millième de seconde, très terre-à-terre, Anne songe : cette affaire est foutue ; tournant le dos à la penderie, elle essaie péniblement d'allonger délicatement sur le sol l'imposante dame CHABERT, qui avait bel et bien tournée de l'œil et demeure irrémédiablement immobile, comme tétanisée.

– Merde ! s'exclame Anne à haute voix ; une crise cardiaque. Il ne manque plus que ça ! Et mon portable que j'ai oublié au bureau.

Toute cette scène n'avait vraisemblablement duré que cinq secondes et, comme dans un film au ralenti, elle se retourne vers la penderie, et comprit aussitôt la cause de l'évanouissement de sa cliente potentielle.

Un corps ! un corps d'homme recroquevillé, la bouche béante, les yeux fixes et grands ouverts, habillé d'un costume en alpaga noir, très froissé, en

accordéon, ce qui lui donnait un air clownesque.

Mais Anne n'était pas au cirque. Elle fait un bond en arrière, trébuche sur le corps toujours inanimé de Madame CHABERT, et se redresse la main sur ses lèvres, pour prévenir un hurlement qui ne vient pas.

Que faire ? Elle réalise tout à coup l'absurdité de la situation. Elle seule détient les clés de l'appartement, bien sûr avec la propriétaire des lieux, qui est une relation amicale.

Elle possède cependant une grande et rapide capacité de raisonnement qui lui permet très souvent de démêler les problèmes épineux.

Elle affronte de plein fouet les personnes avec lesquelles elle traite ses affaires. A l'aise aussi bien dans le 8^{ème} arrondissement de Marseille, réputé chic, mais également dans des quartiers dit « sensibles », tel la rue Félix Pyat (3^{ème} arrondissement) où elle s'était retrouvée seule, un soir à 21 heures, dans un bar pour la signature d'un compromis, au milieu d'une faune inquiétante. Mais aujourd'hui, c'était autre chose... un cadavre sur les bras, exsangue.

Retrouvant peu à peu son sang froid, elle porte à nouveau son regard sur la victime, et c'est alors qu'elle voit que la bouche béante contenait un papier blanc, roulé en boule.

La curiosité en fièvre, méprisant son dégoût, elle saisit avec préciosité la « chose », qui n'était pas empreinte de salive, preuve que le meurtrier l'avait enfoncée, là, après avoir commis son forfait !

D'une main malhabile, malgré son assurance, elle déplie la feuille qui paraît venir d'un vieux cahier d'écolier et, compris aussitôt qu'on avait griffonné quelques mots dessus.

C'est ainsi qu'elle put déchiffrer cette phrase mystérieuse : « Tu m'as promis un « baiser » pour le 1^{er} janvier ».

Le mot « baiser » figure entre guillemets. Pourquoi ? Ce message s'adressait visiblement à la victime. Ou alors à quelqu'un d'autre.

Anne n'eut guère le temps de s'interroger. Madame CHABERT vient de sortir de sa torpeur, et s'étant redressée, elle recule avec effroi vers la porte de sortie.

– Madame CHABERT ! Vous êtes comme moi le témoin d'un crime. Il faut prévenir la police et rester sur les lieux ! Le ton était péremptoire.

– Il n'en est pas question ! dit-elle en se précipitant telle une hystérique vers l'ascenseur.

Mais celui-ci tardant à venir, elle prend ses jambes à son cou et dégringole les marches une à une.

« ... décidément, me voilà seule à nouveau devant un problème » pense la négociatrice de manière dubitative.

Elle ferme avec précaution la lourde porte d'entrée, ayant décidé d'appeler la police en se rendant au bar situé à l'angle du Vieux-Port et de la rue Pythéas.

Personne dans le couloir, comme chaque fois

qu'elle vient dans cet immeuble, en s'étonnant du silence des lieux.

Ses talons, hauts, résonnaient jusqu'au bas de la cage d'escalier, et, imitant Madame CHABERT, elle descend à pied, négligeant l'ascenseur qui venait d'arriver.

Dans la rue, faisant contraste avec l'intérieur de l'immeuble, les terrasses des cafés étaient très animées, foule hétéroclite où les marseillais du coin se mélangeaient aux touristes qui jouissaient de cet environnement si typique dans ce coin du centre-ville, jetant, çà et là un œil critique ou parfois amusé sur les gens qui passaient. Ballet incessant de personnages qui paraissait interminable.

Anne fut aveuglée par la lumière du soleil faisant refléter les bateaux mouillant dans le Vieux-Port.

D'un pas ferme et résolu, elle traverse une allée de consommateurs pour aller rejoindre le téléphone qui se trouvait sur le comptoir du bar.

Après avoir demandé au gérant l'autorisation d'utiliser l'appareil, elle compose le numéro du commissariat central.

Dans les cinq minutes qui suivirent le coup de fil, la sirène toujours très « discrète » d'une voiture banalisée de police retentit et s'arrête devant l'immeuble de la rue Pythéas. Elle se demande l'intérêt de cette banalisation puisque la sirène a mis en émoi tout le quartier.

Trois agents. Avec l'inélégance habituelle de certains fonctionnaires de police, celui qui paraît commander la brigade apostrophe Anne, sans descendre du véhicule, en demandant :

– C'est vous qui avez appelé ? Où est votre cadavre ? Nous n'avons pas de temps à perdre ! Dépêchons-nous.

– Je suis désolée, répond Anne sur le même ton, mais moi aussi je travaille ! Paraphrasant sans se rendre compte tels les chauffeurs de fourgons qui obstruent les rues étroites de la ville au prétexte de livrer leurs marchandises.

– Allons-y ! Renchérit-elle, et ils pénètrent dans l'immeuble où l'ascenseur les amena rapidement au 4^{ème} étage.

Elle ouvre une nouvelle fois la lourde porte blindée. La première pièce, immense, s'ouvre devant eux : salon et cuisine à l'américaine totalisent 45m². La loi Carrez a ses avantages. Elle oblige les propriétaires à vendre leurs biens avec une garantie de surface. Au départ, évidemment c'est elle qui mesure, ne laissant rien au hasard.

La penderie se trouve à l'entrée de la réception.

– Vous avez touché quelque chose ? Aboya à nouveau l'agent « Sumo », ainsi baptisé par Anne à cause de sa corpulence.

– Non ! Je n'ai rien touché. Je n'ai vu personne dans le couloir. J'étais avec une cliente qui s'est enfuie. Et je vous prie de prendre un ton plus délicat avec